

## Extraits de presse de décembre 2007 :

Avec le recul, le plus frappant encore dans l'itinéraire de Gracq, c'est sa cohérence. Il s'était fixé jeune un absolu de la littérature et il s'y est tenu. Avoir très tôt une forte idée de ce qui nous fait vivre et ne jamais en dévier toute une vie durant, n'est-ce pas le début d'une forme de sagesse ? Ni compromis ni compromission. Cela autorise de jongler entre les exercices d'admiration et les exercices d'excération. Il n'a rien concédé à la mode, aux pressions, à l'esprit du temps. En cela, son attitude même, qui ne fut jamais une pose, peut demeurer comme un modèle, quelque chose de si rare dans ce milieu qu'il en devient exemplaire par contraste.

Pierre Assouline, Blog du *Monde*, 23 décembre 2007

Rectitude... gratitude. Gracq est unique. Ses textes luisent dans la pénombre littéraire comme ces "beaux vaisseaux fantômes" qu'évoquait Claude Roy. On ne peut comparer l'expérience de lecture de Gracq.

Prosaïquement liée à la découpe des pages non massicotées de ses livres chez José Corti, on en sort avec un puissant sentiment de gratitude. À chaque page découverte on le remercie pour la beauté, l'intelligence, le dépaysement. Il nous emmène sur des sentiers qui ne croisent aucun autre, où nul autre sinon lui ne peut nous orienter. Installant des paysages mentaux fabuleux et de précises topographies, il crée, à proprement parler, des lieux-dits.

Didier Pourquery, Éditorial de *Libération*,  
24 décembre 2007.

[Julien Gracq] n'est pas seulement le meilleur paysagiste de notre littérature – plus exact que Chateaubriand, plus musical que Stendhal, plus sensuel que Proust – il est aussi l'un des écrivains contemporains qui donne le plus intensément à ses lecteurs, le sentiment de l'énergie, de l'air vif, de l'étincelle élec-

trique, de la respiration, des rythmes du corps et de l'intelligence - et de ce qu'il nommait "la mélodie de la vie".

Pierre Lepape, *Télérama*, 24 décembre 2007

«Pourquoi le sentiment s'est-il ancré en moi de bonne heure que, si le voyage seul -le voyage sans idée de retour- ouvre pour nous les portes et peut changer vraiment notre vie, un sortilège plus caché, qui s'apparente au maniement de la baguette de sourcier, se lie à la promenade entre toutes préférée, à l'excursion sans aventure et sans imprévu qui nous ramène en quelques heures à notre point d'attache, à la clôture de la maison familière?»

Ainsi s'ouvre les Eaux étroites que Julien Gracq publia en 1976. Adulte aux sortilèges, l'écrivain s'est attaché tout au long de son œuvre ouverte par Au château d'Argol, en 1938, à rendre compte de ce romanesque de l'habitude, aux paysages et aux «excursions» aussi bien intérieurs qu'extérieurs qui se révèlent tout à fait imprévus et aventureux à force de sembler ne pas l'être.

Mathieu Lindon, *Libération*, 23 décembre 2007

Fidèle à l'idée de l'écrivain du XIX<sup>em</sup> siècle, il pensait que seuls comptent les livres, que l'ego sciptor n'avait guère d'intérêt.

Il aimait les échecs, le cinéma, le fantastique allemand, Wagner puis Brahms, les romans policiers, Le Seigneur des Anneaux de Tolkien, Maurice de Guérin, Jules Verne, le football, le rugby et, plus surprenant, le boomerang, dont il était fin connaisseur. Il se fichait des mondanités car il n'avait pas besoin de briller pour être ce qu'il fut: Julien Gracq, écrivain français.

Anthony Palou, *Le Figaro*, 28 décembre 2007

Tel le feu sous la glace, l'écriture de Gracq consume d'immobiles roideurs. Tout le contraire d'un Céline : « Un homme qui s'est mis en marche derrière son clairon », note-t-il ( En lisant en écrivant), avant de lâcher : « Le drame que peuvent faire naître chez un artiste

les exigences de l'instrument qu'il a reçu en don ». ... Lui, aura toujours exercé sur les bouillonnements de la vie et de l'oeuvre un contrôle qu'il sut rendre magique.

Le travail qu'il accomplissait sur la langue semble résumé par ce qu'il écrit, dans *La Presqu'île*, à propos de « cette heure de fête rapide et menacée, aussi précieuse, aussi passagère que le rayon vert », quand l'Atlantique donne toute sa mesure sur les plages

occidentales : « La marée montante et presque étale, avec cette exaspération de son tonnerre sur le sable ferme, qu'on lui voit à ce moment-là, ces derniers coups de bélier plus rageurs contre un obstacle qui se durcit. »

L'ascétisme du personnage en fit oublier l'humour - sa description de grappes de touristes visitant les Causses déchaîne le rire. (...)

On croyait que Julien Gracq gravait dans le marbre, alors qu'il inoculait des rémanences : « Les plaisirs dont on est redevable à l'art, c'est, pour les neuf dixièmes, au cours d'une vie, non le contact direct avec l'oeuvre qui en est le véhicule, mais son seul souvenir. »

Antoine Perraud, *La Croix*, 24 décembre 2007

Loin d'être à l'écart de tout, Gracq cherchait précisément, par des chemins singuliers, à participer de ce Tout, à ne jamais se couper de son mystérieux champ d'attraction. C'était pour ne pas rompre cet accord fragile, incertain, avec l'unité du monde qu'il ignorait avant-scènes et parades. Il ne désertait que le jeu de miroirs, l'écume dérisoire, pas le flux profond, pas la présence alertée aux êtres et aux choses. Comme Novalis dont il se disait proche, il concevait un réel plus vaste, mais sans fêlure, ouvert à toutes les lignes de fuite, mais sans évasion radicale. (...)

Tous les livres de Julien Gracq manifestent cette aptitude, cette sensibilisation extrême, qui change le plus simple déplacement, la plus courte errance, en éléments d'une quête où le Graal n'est qu'un souffle, une énergie conquise sur l'imaginaire, une subversion du destin. Pour Gracq, le roman n'est pas un territoire balisé, une construction planifiée, mais un mouve-

ment plus ou moins brusqué, avec élan, sursaut, suspens, dont la tentation première est une prise de possession de l'espace.

D'où ces personnages au bout et au bord d'eux-mêmes, dés-  
tabilisés, désancrés, en état de

disponibilité, de vacance, prêts à se découvrir, se dévoiler ou mourir en situation de perpétuel départ. D'où cette mobilité des images, cette simultanéité des perceptions, des sentiments, des pensées, comme si l'auteur-sourcier captait dans le monde et les songes toutes les sources à la fois et tentait, par le glissement des mots, par le déversement des phrases, de transmuier cette ivresse pure en possible plénitude.

En plénitude physique s'entend, car rien n'est moins ineffable que l'écriture hautement charnelle de Gracq, car rien n'est moins désincarné que sa bouleversante respiration.

André Velter, *Le Monde*, 24 décembre 2007

Ses livres sont des blocs. Plus encore que l'intangibilité de l'équation, ils ont la densité des minéraux qui leur donne à la fois l'étrangeté inépuisable et la précision parfaite. Mais comment cela se fait-il ? Julien Gracq, bien qu'il aime Tolkien, ne joue pas au surnaturel : « J'écris presque comme tout le monde, en commençant par le début et en finissant par la fin », dit-il avec humour. Le secret est à portée de main.

Laurent Wolf, *Le Temps*, Genève, 24 décembre 2007